

L'environnement subit aujourd'hui une inflation sociale qui, pour être parfois tronquée ou économiquement récupérée, n'en est pas moins d'une indispensable actualité. Pollutions de l'eau, intoxications de l'air, déforestations outrancières, surpeuplements localisés, désertifications graduelles ... autant de symptômes qui diagnostiquent un mal profond. La Terre est "outragée. Les experts sont formels" (**Autrement**, 1992). Face à cette irruption planétaire de problèmes tous plus graves les uns que les autres, nous n'avons guère de choix d'action. Yves Bertrand et Paul Valois les résument bien : soit nous ne faisons rien et probablement disparaîtrons-nous, soit nous confions le mécanisme de surveillance de la planète à quelques sages, soit nous prenons nos responsabilités (1992, p.231).

Nous sommes un bon nombre aujourd'hui à avoir opté pour la troisième solution. Le pédagogue, toujours soucieux d'avenir, n'a pas failli à son engagement social. S'est créé un vaste mouvement buissonnant de par le monde : celui de *l'éducation à l'environnement*². Cette dernière n'est pas une nouvelle discipline scolaire dont le but serait de transmettre des savoirs environnementaux. Plus ambitieuses sont ses finalités puisqu'elles tendent vers des changements de comportements, des changements de valeurs, des changements de société.

En-deçà d'engagements professionnels communautaires qui répondent à la crise, d'autres sources alimentent ces réseaux éducatifs : une empathie profonde, lointaine et singulière pour la nature. Poétique, esthétique, symbolique, le rapport au monde expérimente alors les reliances, les rencontres, les ouvertures à la beauté des formes et au langage de la matière ... Elles s'originent bien souvent dans des histoires personnelles creusées au cœur d'un entre-deux : entre une personne et un élément du monde. Elles traduisent des subjectivités, des sensibilités, des rêveries, des imaginaires mille fois construits et combinés avec le monde physique. Gaston Bachelard nous en porte un merveilleux témoignage.

C'est bien au cœur de ce rapport sensible au monde physique (celui des arbres et de l'eau, celui des fleurs et du vent, celui des bêtes et du feu, celui des mousses et de la pierre) que s'est enraciné, pour certains de ces éducateurs environnementaux (dont je suis), le véritable engagement professionnel et personnel.

Quand, à la fois, l'environnement m'incite à la création pédagogique et me parle "leçon de chose", comment ne pas être interpellée par le concept d'*Ecoformation* ! Ecoformation ou formation reçue par l'*Oïkos*, cet habitat qui me contient, me nourrit, porte le sens de mes pensées, de mes émotions, et de mes actions. L'*oïkos* qui participe, depuis le début à la mise en forme de mon être. On ne grandit pas que par les seuls aspects de sa personnalité, mais aussi par, grâce et avec ces échanges perpétuels avec tout ce qui nous entoure.

¹ Article paru dans « Les eaux écoformatrices », Gaston Pineau et René Barbier (Coord.), Editions L'Harmattan, Collection Ecologie et formation, 2001

² Appelons ainsi tout discours ou toute pratique qui se préoccupe d'environnement, même si derrière ce titre ne se cachent pas des pluralités, des disparités, voire des confrontations . Les uns préfèrent faire de l'éducation *par* l'environnement, les autres revendiquent une éducation *pour* l'environnement, d'autres encore parlent d'*Ere* (Education *relative* à l'environnement) (cf. L. Sauvé, 1994, pour une appréhension de ces diversités) .

Ne l'a-t-on que trop oublié dans nos pratiques économiques, scientifiques et techniques. La matière première de la vie (l'eau, l'air, la terre, le feu) est utilisée, dispersée, usée, souillée, violentée, séparée. Depuis trois siècles la faille se creuse dangereusement, abîme qui sépare l'esprit de la matière, le sujet de l'objet, la culture de la nature, l'être humain du reste du monde. C'est dans cet espace *entre*, fossé de nos égarements, point aveugle de nos comportements, que, pourtant, se tient la clé de l'unité, du dialogue et du lien auto-écologique. L'entre-deux, invisible présent, discret stratège, énigmatique formateur, nous révèle, aujourd'hui, sa puissance. C'est là, entre l'organisme et l'environnement que se refuse ou se construit *l'être-au-monde*. C'est là le coeur de l'écoformation. Océane, 11ans, va pouvoir en témoigner.

L'histoire d'Océane³

Océane est une écolière de 11 ans que je reçus en classe de mer⁴ avec toute sa classe et son instituteur ; vingt jours à passer pour eux sur les rivages de la côte bretonne. Le plus souvent, la pédagogie pratiquée en classe d'environnement repose sur l'étude du milieu d'accueil dans toutes ses composantes, biologiques, géographiques, historiques, économiques, etc. Même si aujourd'hui la pédagogie de l'environnement s'essaye à la méthode systémique mettant en relation tous les objets d'étude, dans une interdisciplinarité revendiquée⁵, elle reste dans le seul registre du *monde ordonné* de la rationalité, c'est à dire dans la séparation du sujet et de l'objet. A partir de la double vie exemplaire de Bachelard (homme de pensée et homme de rêverie), et en lisant chez Buber que le *monde ordonné* n'est pas *l'ordre du monde* (1959), j'ai équilibré cette pédagogie rationnelle de pleine lumière que constituent les méthodes de l'objectivité par une pédagogie de demi-teinte toute en subjectivité.

L'alternance écoformatrice en classe d'environnement

Comment, en effet, établir une rencontre sur des méthodes séparatives ? La pédagogie environnementale doit être une pédagogie de l'alternance écoformatrice, qui à la fois nous fait découvrir le monde objectif, et nous fait participer à son mystère et à sa poésie permanente. "Apprendre assez de l'autre pour établir des liens de parenté, des traits d'union qui aideront à nouer des relations de partenariat bénéfique pour les deux" (G. Pineau, 1992, p.14), c'est, bien sûr être capable de le comprendre dans ses fonctionnements objectifs, mais c'est aussi en respirer les symboles. Apprendre, comprendre et prendre le monde c'est l'étudier de la pensée et le rêver de l'âme, c'est "tisser le sujet et l'objet" (B. Duborgel, 1992, p.234), c'est entrer dans le dialogue cosmique. Pour cela il faut mettre en oeuvre une double pédagogie, une pédagogie de l'alternance, dialogique, qui fera correspondre l'enfant et l'environnement selon deux modalités, l'une parlant de l'objet, l'autre découlant du sujet.

Leurs logiques sont fondamentalement différentes : l'une est collective, socialisée, elle prend le temps de la préparation et de la réflexion ; l'autre est personnelle, singulière, adhésion spontanée. L'une s'expose en surface, l'autre se perd en profondeur. L'une façonne le savoir commun, l'autre développe la connaissance intime. L'une devient lois, règles et équations, l'autre est indicible ou poétique. Et pourtant les deux s'alimentent l'une de l'autre pour faire entrer l'homme dans le monde. Former, déformer, reformer la réalité aux parfums de l'humanité est action de chaque instant, et doit être aussi préoccupation pédagogique.

³ Cet article est rédigé à partir de la thèse de Doctorat en Sciences de l'Education et de la Formation, **Education à l'environnement et classe de mer, Instauration d'un dialogue éco-logique par une pédagogie de l'écoformation**, Dominique Cottereau, Université François Rabelais de Tours, 1995.

⁴ J'étais alors animatrice dans un centre d'accueil, et donc chargée de guider l'instituteur et ses élèves dans une pédagogie de l'environnement .

⁵ Cf. **Une éducation pour l'environnement**, André Giordan et Christian Souchon, Nice, Z'Editions, 1991.

C'est pourquoi Océane et sa classe passeront vingt jours à découvrir l'écosystème biologique de l'estran⁶, l'économie locale, l'histoire et la culture, la géographie et la géologie ... tout ce qui constitue un système de savoirs lié à un site ; mais aussi vingt jours à jouer sur les plages, écrire de la poésie, dessiner dans le paysage, contempler, rêver, déambuler, courir sur les rochers ... tout ce qui participe à la constitution d'un imaginaire de bord de mer.

La pédagogie de l'imaginaire se développe sur trois vecteurs :

D'une part elle met les enfants face à des oeuvres poétiques, picturales, musicales, pour que s'échangent l'imaginaire des hommes de toute culture qui ont déjà rêvé, imaginé, créé dans le retentissement du monde, et l'imaginaire de chaque enfant qui se construit aussi à leur contact.

D'autre part elle offre les matériaux indispensables à travailler sa propre imagination, l'écriture, la peinture, la sculpture en extérieur, dans le paysage⁷.

Enfin, et non des moindres, elle autorise le jeu libre des enfants sur la plage. Ces moments, presque quotidiens, pendant lesquels les enfants sont amenés sur l'estran pour une "récréation", ne sont ni exutoires ni défoulements mais véritables créations par les activités qui s'y développent. Les enfants jouent ou ne jouent pas, chacun de son côté ou en groupe, près de l'eau ou dans le sable sec, courant ou allongés, bavards ou silencieux, versatiles ou constants ... activités d'habitude réservées aux vacances d'été, car considérées par le milieu scolaire comme temps perdu, et que l'on accepte d'organiser uniquement le dimanche. Pourtant, en les regardant d'un peu près, et c'est ce que je ferai avec Océane, nous comprendrons "la prodigieuse fécondité du "temps perdu"" (G. Jean, 1991, p.81).

Le jeu de l'enfant, bien que Piaget ne nous en ait montré que la fonction psychologique dans l'ontogenèse de la personne (1978), est du domaine de l'entre : entre le sujet et l'objet, entre le dedans et le dehors, entre le réel et l'imaginaire. Un enfant ne joue pas à n'importe quoi n'importe où. C'est une rencontre qui s'effectue au cours du jeu. Et, sur la plage, tout se donne à jouer : le sable et l'eau d'abord, mais aussi les coquillages, les galets, les rochers ... les rochers qui servent à bondir et franchir les aspérités de la terre, le sable qui sert à modeler le monde à sa volonté, les coquillages qui s'offrent comme cadeaux pour l'enfant venus des entrailles de la mer ou, peut-être, de la mère ... L'enfant habite l'espace de son jeu, il n'est pas seulement au-dedans de lui-même, pas plus qu'il n'en est exclusivement au-dehors, il est dans une "aire intermédiaire" observe Winnicott (1975, p.59), où se mêlent sa réalité intérieure et la réalité extérieure. Jouer, en des lieux suggestifs comme l'est l'estran, s'est aussi tisser des liens entre soi et l'environnement, entre culture et nature, tous les anthropologues le disent⁸. Le jeu libre devient éco-logique.

Ainsi l'éducateur se fait-t-il le discret moniteur en rêverie d'une classe devenue "métier à tisser des images, lieu de conjugaison de rêveries, de formulations, d'emboîtement, de conjonctions, d'oppositions, de comparaisons et de multiplications d'images" souhaitons-nous avec Bruno Duborgel (1992, p.249).

Pour comprendre le processus à l'oeuvre dans la construction de ce lien entre un enfant et un environnement, je pris note, pendant ces vingt jours, de l'évolution d'Océane (choisie au hasard, le premier jour, sans la connaître, sans même avoir entendu son prénom !). Je l'observai dans les temps libres sur la plage, je relevai ses productions écrites, je l'invitai à des entretiens réguliers pendant lesquels nous échangeons librement sur l'emploi du temps écoulé.

⁶ L'estran est cette portion du rivage, que l'on appelle aussi plage, découverte à marée basse et recouverte à marée haute .

⁷ Cf. Dominique Cottreau, **Chemins de l'imaginaire, la pédagogie de l'imaginaire en éducation à l'environnement**, Babio éditions, 1999

⁸ Signalons des auteurs comme Geza de Rohan Csermak (dont un condensé dans **L'encyclopaedia universalis**, à l'article "Jeu"), Frobenius, J. Huizinga, ou encore Philippe Gutton .

Sourdes anxiétés des premiers jours

L'ordre initial d'Océane dans ses rapports avec le bord de mer, est, comme pour beaucoup d'enfants aujourd'hui, construit sur des vacances maritimes passées avec sa famille. Elle est même une habituée des plages estivales, habitude peuplée de baignades et de promenades, de vagues et d'oiseaux.

"La mer est belle, bleue, tellement bleue qu'on pourrait la confondre avec le ciel. Dans la mer, on peut plonger, voir les poissons, les coquillages et les plantes aquatiques. Les vagues qui se cognent contre les rochers, on aurait dit qu'elles jouent à celles qui éclaboussent le plus. Et les oiseaux qui voguent comme des bateaux sur l'eau. C'est vraiment beau."

C'est sa première production écrite, sur le thème de la mer, rédigée le lendemain de leur arrivée. On y voit se profiler un paysage de reliefs et de matière. Verticalité et horizontalité y sont esquissées, la profondeur de l'eau et l'infinitude du ciel, la vague lointaine et les rochers du rivage, oiseaux et bateaux y flottent entre deux bleus, entre mer et terre, à la confluence des directions. Océane, c'est sûr, possède déjà une relation sensible avec l'environnement marin⁹. Est-ce à dire que la rencontre avec le lieu en sera plus aisée ? Ce n'est pas certain.

Durant les premiers temps libres sur la plage, Océane, avec quelques amies, marche, presque sans arrêt, de bas en haut, de droite à gauche, sur le sable et sur les roches, dans l'eau et sur le chemin côtier. La moindre parcelle est foulée du pied, le moindre volume est exploré du corps, comme si elle voulait investir un territoire. Parfois elle s'écarte du groupe, se penche sur quelques coquillages, s'assoit, fait couler du sable dans sa main, songeuse, puis reprend sa déambulation collective.

Elle me parlera peu de ces moments-là, sauf à dire que "*c'était bien*". J'essaie pourtant, lors de l'entretien qui suit, d'en savoir un peu plus, qu'elle raconte ce qu'elle a fait, ce qu'elle ressentait. Mais, timide, elle n'ose ou ne peut traduire ni ses faits ni ses pensées. Sans doute ces longues explorations n'ont-elles pas été vides de sens, mais elles demeurent pour l'instant inexprimables, peut-être parce que c'est à moi que cela ne peut pas se dire, peut-être aussi parce qu'elles sont tout simplement ineffables, trop riches de sens personnel pour être limitées par quelques mots maladroits et incomplets.

Lorsque je n'impose pas la *récréation* sur la plage, elle préfère rester dans la maison, rejoindre les chambres et "s'encoquiller" avec ce même groupe de camarades. Dans cet environnement nouveau imposé par le séjour de classe de mer, l'anxiété n'est pas sans imprégner le quotidien. Alors, souvent, c'est la chambre qui devient le premier lieu du tissage relationnel, la chambre qui, envers et contre tout, comme la maison, aide à dire "je serai un habitant du monde, malgré le monde" (G. Bachelard, 1989a, p.24). Les enfants s'y enferment, l'aménagent, l'investissent de leurs objets personnels, symboles qui renferment toute la maison parentale avec ses odeurs, ses couleurs, ses tendresses. Dans la chambre, intérieur partagé, communautaire, se tissent les premiers "liens anthropocosmiques" (ibid., p.24) concentrant l'appropriation de l'espace d'abord dans la maison avant que de se travailler vers l'extérieur. Mais cette appropriation n'y est pas spontanée, elle doit se travailler dans l'ambiguïté du territoire qui se confectionne lentement, gardant quelques temps l'inquiétude de l'inhabituel. Océane témoigne de ces débuts difficiles : "je n'aime pas le moment de l'endormissement", la mélancolie y tombe en même temps que la nuit.

⁹ Une étude antérieure (1994) m'avait déjà permis de recueillir des textes d'enfants à leur arrivée dans notre structure . La majeure partie de ceux-ci était exprimée sur un mode froidement descriptif, caractérisant une mer-objet biologique, géographique ou touristique, comme si les enfants tentaient de reproduire les modèles scolaires d'une succession de savoirs à apprendre et retransmettre. Océane semble avoir osé dépasser ces limites pour exprimer plus librement son paysage intérieur .

Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls objets porteurs d'ambiguïté. Le vent qui, sans être violent, agite les masses d'air et d'eau, à la fois, repousse et attire Océane. Les séances de voile lui font peur car le vent pourrait l'"emporter vers le large", et pourtant, la mer est "tellement plus belle" quand il y a des tempêtes. Les vagues s'en amusent, vivante compagnie, spectacle fascinant pour Océane qui les contemple sans compter le temps. Nées de la complicité de l'air et de l'eau, les vagues transportent la dialectique paradoxale du mouvement et de la passivité, du développement et de l'enroulement, de la répétition et de la fulgurance.

Tout le comportement et le discours d'Océane, attirée par la chambre, les vagues, les oiseaux et la couleur bleue témoignent de cette dialectique entre intérieur et extérieur, entre maison et univers, entre centre intime et infinitude aérienne, entre le nouveau angoissant et le reconnu rassurant. Elle semble illustrer ce constat de Bachelard : "la maison et l'univers ne sont pas simplement deux espaces juxtaposés. Dans le règne de l'imagination, ils s'animent l'un par l'autre en des rêveries contraires" (ibid., p.55).

Tissage écologique avec le vent

C'est d'ailleurs avec le vent qu'Océane va ourdir lentement mais définitivement ses liens écologiques avec le lieu. Elle reste de longues minutes assises sur les rochers à regarder la mer, tournée là où les vagues s'éclatent en une écume blanchâtre, levant le nez souvent vers l'oiseau qui passe. Elle n'a plus besoin de la maison pour effectuer ces allers-retours de l'intérieur à l'extérieur, le bleu de l'eau la remplace : "j'ai remarqué que plus il y avait de vent, plus la mer était bleue", me dit-elle. Cette remarque, objectivement, est fautive : ce n'est pas le vent qui conditionne la couleur de l'eau, ce sont la teneur du ciel et les éléments du fond marin. Mais, subjectivement, le vent qu'Océane entend et reconnaît, l'aide à établir la correspondance intime entre sa propre intériorité et l'intériorité symbolique de l'environnement. Le bleu, qui incarne l'espace et la verticalité, possède un pouvoir apaisant. Il réalise les meilleures conditions pour le repos et la concentration (G. Durand, 1969).

*"Le vent qui souffle
et fait claquer les vagues sur les rochers.
Le vent qui souffle
et fait gonfler les voiles des bateaux.
Le vent qui souffle
et fait voyager les nuages d'un pays à l'autre.
Tout ça, c'est beau."*

Ce court poème, écrit quelques jours plus tard, rapporte encore le thème préférentiel d'Océane. Les enfants n'avaient eu pour toute consigne qu'à s'installer où ils voulaient sur le rivage, Océane s'était tournée vers la passe où se forment quelques vagues entre deux îles. "Je me suis tournée vers le large parce que les vagues, à chaque fois, c'est ce qui m'impressionne le plus dans la mer". Alors, portée par le souffle du vent, elle s'est laissée menée de la vague au nuage, s'élevant dans une rêverie aérienne et solitaire. Ce fut un moment qu'elle apprécia car "il y avait du silence et on entendait tout !". En ses solitudes heureuses, "l'enfant rêveur connaît la rêverie cosmique, celle qui unit au monde" (G. Bachelard, 1989b, p.92).

Comme si, effectivement, Océane se sentait assurée dans son lien avec l'environnement, à partir de là, ses temps libres sur la plage sont pleins de cette hardiesse nouvelle. Indépendante, elle va au-delà de nos regards, explorant plus loin, derrière les pointes rocheuses. Pour confirmer sa maîtrise physique de l'environnement, ses paroles sont, elles aussi, dans la juste mesure d'un milieu rencontré à la fois

sur le plan de l'imaginaire et sur celui des informations objectives. Elle traduit, sans injonction de ma part, ses savoirs nouvellement acquis et ses émotions face à la beauté des choses.

Instauration du dialogue

De l'environnement maritime qui s'est offert à la rencontre, Océane n'a plus peur. Elle s'y promène, le contemple et l'analyse, le rêve et l'observe, dans le juste équilibre de ses songeries et de ses pensées. Le dialogue s'est instaure, un dialogue si sûr de sa création qu'Océane ne pourra s'empêcher de me le dévoiler, la veille de son départ, dans un texte libre sur le thème de la mer :

*"Bonjour Madame la mer,
Aujourd'hui, êtes-vous :
Enervée, fatiguée
ou au contraire :
Joyeuse et éveillée .
Je crois le deviner.
Ce vent qui pousse vos vagues vers vos rivages,
vos vagues qui entraînent vos poissons dans les plus grands fonds .
Vous vous êtes sûrement battue avec un de vos gros bateaux.
Mais si je peux vous réconcilier
Appelez-moi pendant les grandes marées".*

Le dialogue n'est-il pas le signe le plus fidèle de la rencontre réalisée ? Quand un *Je* rencontre un *Tu* c'est toute la révélation de *l'être* à *l'autre* qui se met en forme. Océane n'est pas ici dans un rapport de tutoiement avec la mer, mais le vouvoiement qu'elle utilise n'incarne pas moins le sens de la réciprocité dans l'échange. L'âme humaine tutoie l'univers lorsqu'elle a senti que l'univers lui répondait. Dans le silence bavard de la mer, Océane écoute et entend des paroles que seule la relation peut engendrer. Certains y verraient un banal animisme, Martin Buber interpréterait là le sentiment d'une unité cosmique. Les deux réalités de l'espèce humaine sont de vivre sur deux modes relationnels avec le monde : d'un *Je* à un *Cela* et d'un *Je* à un *Tu*. Dans le *Je-Cela* le monde nous reste parfaitement étranger, c'est celui des savoirs partagés, celui qui nous permet de nous entendre avec les autres, toujours prêt à nous servir d'objet commun, mais définitivement séparé de nous, et à l'état de fragments inutilisables. Que le *Cela* devienne un *Tu* et l'éclat éblouissant du tête-à-tête éclaire l'entre-deux. Au coeur même de la relation c'est le *Je* qui se forme par la grâce d'un *Tu*. "L'homme ne peut vivre sans le *Cela*. Mais qui vit seulement avec le *Cela* n'est pas l'homme" nous dit Buber (op. cit., p.29). Chaque rencontre symbolise l'ordre du monde garantissant la liaison avec celui-ci. C'est tout le témoignage du dialogue d'Océane qui, forte de cette expérience, sait déjà qu'elle y reviendra, peut-être pendant "les grandes marées" !

Nous voudrions voir dans un tel dialogue l'assurance de la relation auto-écologique établie, une relation forte d'un accroissement de l'être dans la conscience de la relation avec l'oïkos, une relation établissant un nouveau partenariat vital et pour l'être et pour le monde. Océane s'est éveillée à un nouvel *être-au-monde* qui, pour poétique qu'en soit la formulation, n'en est pas moins porteur de sens et de reliance. Seule la conscience de ce lien réel avec le monde physique peut transformer le rapport d'usage que nous entretenons avec lui en un rapport du sage (G. Pineau, 1992, p.237). Les recherches contemporaines qui éclairent la dynamique de l'entre-deux ne sont pas sans nous en fournir une explication conceptuelle suggestive.

L'entre-deux auto-écologique

Longtemps la recherche scientifique s'est attachée à l'observation d'objets pris dans leur entité individuel, séparés des autres objets, souvent eux-mêmes divisés en autant de parties qu'il était possible d'aller vers l'infiniment petit. La science émiettait la connaissance, parcellisait le monde. Il apparaît aujourd'hui que ces théories en morceaux, et les méthodes à ornières ne répondent plus aux besoins des sociétés. L'homme est, tous les jours, dans des entre-deux : entre deux pays, entre deux cultures, entre deux trains, entre deux mutations. Les frontières révèlent leur espace-temps, "zones blanches" par lesquelles nous passons tous pour accéder à tous (M. Serres, 1994, p.25). Cette transparence pâle, invisible, qui caractérise le blanc de ces intermédiaires, contient en fait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'entre-deux n'est ni fusion intempestive des diversités ni simple juxtaposition des variables des deux parties. C'est un tiers-espace, tiers-temps, tiers-objet, ou tiers-sujet qui se présente à notre étude et qui, non seulement possède sa propre identité, mais de plus autorise les échanges entre les parties qu'il sépare, et fonde de nouvelles unités avec celles-ci.

Sur l'échelle cosmique

L'être-au-monde répond bien à cette unité existentielle dépendante à la fois de l'être et du monde, c'est à dire des multiples interactions qui ont transformé deux entités séparées en une nouvelle organisation autonome. L'homme est homme par le monde, de même que le monde est monde humain par l'homme. L'environnement n'existe que par les objets qui le composent, et ces objets possèdent les propriétés que l'environnement influence. Edgar Morin, dans son "en-cyclo-pédique méthode" a largement montré comment, écologiquement, l'homme et l'environnement se tiennent, se co-produisent, se co-pilotent, se forment en se transformant mutuellement. Depuis l'embryon de l'humanité et définitivement, l'être humain est lié à l'environnement qu'il habite, aménage, ordonne ou désordonne. "Notre être, notre organisation, notre existence sont intégralement éco-dépendants" (1977, p.203). Nous faisons système avec l'écosystème et sommes nous-mêmes systèmes dans l'écosystème. L'existence s'est tissée dans l'extrême dépendance écologique.

Toute l'évolution de la planète, de l'atome à la pensée, est une succession prolifique d'interactions en chaîne, faisant suite à l'émergence d'un événement, d'un désordre, d'un bouleversement dans l'organisation établie. Dans l'aléa de la rencontre, dans le hasard d'une efflorescence, dans l'originalité d'un comportement déviant, les atomes se sont organisés en molécules, elles-mêmes en cellules, elles-mêmes en bactéries, en premiers êtres vivants, en homo sapiens, en groupes sociaux ... jusqu'à former l'instant total dans lequel nous vivons, mais déjà prêt à subir la énième transformation par énième rencontre sur l'échelle cosmique. Nul corps, nul objet ne peut être conçu en dehors des interactions qui l'ont constitué, et des interactions auxquelles il participe nécessairement.

Pour devenir organisation, les interactions ont dû prendre forme d'interrelations. Celles-ci, qui ont eu quelque stabilité ou régularité, ce sont agencées pour produire avec les parties en présence une unité complexe. Ainsi à partir d'éléments en présence, si la rencontre a eu lieu, des interrelations se sont organisées pour mettre en forme un tout plus complexe. Habitants et habitats se sont complexifiés mutuellement sur ce modèle, engendrant à la fois la transformation de leur identité et de l'identité du tout. La relation écosystémique qui les unit irrémédiablement n'est pas une relation externe entre deux entités closes, mais constitue une relation intégrative entre deux systèmes ouverts où chacun est partie de l'autre tout en constituant un tout (E. Morin, 1973, p.32). Le développement de la complexité écosystémique a permis le développement de la complexité autosystémique et réciproquement. Autos et oïkos se sont entre-fédérés dans une relation auto-écologique dont l'indépendance se nourrit de leur dépendance. Là est "l'idée alpha de toute pensée écologisée", nous dit Morin, l'autonomie ne peut subvenir que de dépendance (1977, p.51). La relation écologique est une "éco-auto relation" (1980, p.61) dans laquelle la personne est embarquée définitivement.

Définitivement et dans la totalité de son être, c'est à dire qu'au-delà de l'éco-dépendance visible que constitue le ravitaillement biologique (respiration, nutrition), c'est la mise en forme complète de son être qui est irriguée par son environnement, dans ses représentations mentales, ses agissements spatiaux, ses comportements territoriaux, ses actes et sa pensée, ses émotions et ses réflexions.

Sur l'échelle ontogénétique

Ce qui s'est produit à l'échelle de l'humanité se vérifie aussi dans l'histoire de la personne. S'il y a un universel à constater partout l'évolution auto-écologique, il y a également et conjointement singularité à observer les disparités identitaires. Chaque personne fait son propre commerce d'idées, de sentiments, et d'actes avec son environnement. Chacun se construit de façon originale dans et par le rapport à l'autre, humain ou non humain.

La personne est un système vivant, actif, véritable "lieu d'échanges" comme l'a montré G. Lerbet (1993, p.20), constitué d'un égo et d'un milieu, ce dernier faisant office d'interface avec l'environnement. C'est dans cette frontière, mi-lieu construit en aval de sa genèse, que se jouent les rencontres ou les replis. Là, au fur et à mesure des événements et des expériences, intériorité et extériorité correspondent pour recomposer avec le passé une forme nouvelle de la personne. Tendue entre stabilité et désorganisation, elle grandit en s'appropriant significativement, mais pas toujours lucidement, des morceaux de l'environnement. Le milieu, qui n'est ni exclusivement interne, ni exclusivement externe, est "un passage obligé (...) où les continuités cohabitent avec les ruptures pour fonder les rencontres et rendre les échanges possibles" (G. Lerbet, 1990, p.11). Ainsi la personne est une histoire relationnelle dans son temps et dans son espace, gagnant en autonomie grâce à son éco-dépendance une fois encore.

Solidaires et séparés de notre environnement, nous apprenons à être, singulièrement, en désorganisant sans cesse un état antérieur, pour nous réorganiser avec les offres que nous fait le monde. Océane, dans la rupture occasionnée par la nouveauté de la situation classe de mer, a effectué cette reconstruction auto-écosystémique, qui lui permit de gagner en maîtrise d'elle-même ce que l'environnement lui accordait de "prises" pour le saisir (A. Berque, 1990), dans le même temps que l'environnement gagnait en compréhension ce qu'Océane lui teintait de son milieu personnel. Entre Océane et le bord de mer la rencontre avait autorisé, par désorganisation et réorganisation, un lien fait de connivence et de partenariat. "Vivre *avec* - plus que *dans* - son paysage, c'est ni lui imposer des modèles abstraits arbitraires, ni l'immobiliser dans une perdurance naturiste, c'est croître ensemble, avec lui. Telle est la fonction d'une participation à l'écosystème, à travers laquelle seulement on peut parfaire à sa propre individuation" (J.J. Wunenburger, 1994, p.48).

La réalité de l'imaginaire

La participation d'Océane à l'écosystème maritime, nous l'avons vu, est peuplé d'images, de symboles, de rêveries, de contemplations. C'est que l'imaginaire, loin de n'appartenir qu'à une psyché tournée sur elle-même, procède de l'entre-deux homme-environnement. L'imaginaire se construit et donne un sens au différentiel permanent qui se creuse entre les pulsions subjectives et assimilatrices de l'être et les intimations de son milieu cosmique et social. Il comble, tout en s'y édifiant, le vertigineux fossé perçu entre le trop objectivable destin mortel et l'insatiable vouloir être constitutif de l'homme (G. Durand, op. cit.). Dans l'aventure de la vie, partout où l'homme se confronte à l'incertitude, à l'interrogation, à la brèche par trop envahissante de l'inexplicable, s'engouffrent l'imaginaire, la construction mythique, l'intelligence symbolique. "L'homme habite en poète" parce que la vie est à créer au quotidien, dans ses errances et ses angoisses, mais aussi dans ses bonheurs et ses lumières. Sans l'imaginaire le monde serait d'une pauvre asepsie émotionnelle, inconcevable.

A l'instar du symbole¹⁰ qui réunit les parties séparées, l'imaginaire constructeur de liens estompe les dualités du sujet et de l'objet, il remplit cette région intermédiaire de sympathie et de congruence, d'écoute et de correspondance. L'imagination symbolique est participation à l'invisible et au mystère du monde, elle travaille sans cesse à l'accord symphonique de soi avec l'environnement. Elle relie aux objets, à la matière, à l'autre, mais aussi au mouvement, à l'espace comme au temps, aux formes comme aux substances, aux sons comme aux odeurs, aux souvenirs comme au futur. Dans le foyer dynamique de sa genèse permanente s'élabore l'auto-écologisation du monde, à l'interface de l'élan personnel et de l'environnement concret. Puisque le symbole rapproche, rassemble, tant dans le visible que dans l'invisible, l'oïkos construit par sa médiation effacera les disjonctions.

Depuis quelques siècles l'homme s'évertue à arracher aux objets de son étude toutes ses attaches affectives et sentimentales, ce n'est que juste rééquilibrage que d'accorder une attention particulière au jeu des sympathies et des concordances qui se nouent par la médiation de l'imagination symbolique. Alors que la connaissance du monde par les concepts est frileuse, avare et limitée, qu'elle impose des distances et des abstinences, la connaissance du monde par le symbole et l'image est gourmande et généreuse, chaleureuse et sans limite. C'est un pouvoir considérable, c'est aussi une mission, nous dit Eliade, pour la fonction symbolique que de faire "éclater la réalité immédiate, mais sans l'amoindrir ni la dévaloriser : dans sa perspective l'univers n'est pas fermé, aucun objet n'est isolé dans sa propre existencialité, tout se tient ensemble, par un système serré de correspondances et d'assimilations" (1980, p.24).

Le génie du lieu, l'estran

Si la singularité de la personne conditionne l'auto-écologie instaurée, le lieu dans ses caractères propres n'en est pas moins influent. Il n'y a pas un Milieu, pas plus qu'une Nature, pour donner vie à une Rencontre. Les lieux n'existent et ne se disent qu'au pluriel (J.J. Wunenburger, op.cit., p.47). Le symbole médiateur entre l'individu et le monde se désignent tout autant par le propre de l'individu que par les inspirations du monde. L'estran, portion de rivage entre basses mers et hautes mers, caractérise puissamment la forme de la rencontre. C'est là que les enfants jouent, courent, rêvent, et s'affirment, c'est là qu'Océane s'est entretenue avec les vagues, avec le vent, avec le ciel bleu, avec la mer. D'autres dialoguent avec le sable, d'autres encore avec les rochers, d'autres avec les coquillages. Sur la plage, entre terre et eau, le couplage structurel entre enfants et estran est facile sans évacuer les ambiguïtés, est spontané sans brûler les contradictions. Avant même d'y arriver, les enfants ont tous le bord de mer dans un coin du rêve, qu'ils le connaissent ou qu'ils ne l'aient jamais vu. Une étrange fascination, que l'on aime l'eau ou pas, s'exhibe tous les étés sur les rivages européens. L'estran, bien que peu artificialisé à cause du retour perpétuel de la marée, est un territoire, "produit de la transformation de l'endosomatique terrestre par l'exosomatique humain" (C. Raffestin, 1984), dans lequel nature et culture fusionnent pour former un tiers-espace ni seulement matériel, ni seulement humain. C'est ce territoire que chacun possède dans ses représentations et à la rencontre duquel des milliers de gens viennent une fois par an chercher un repos de bord de monde.

Etrange fascination que le bord de mer provoque chez une nombreuse population. Est-ce parce que mieux que d'autres lieux il incarne l'entre-deux matériel, de la terre et de l'eau, sur lequel peut se nouer l'entre-deux écologique de l'homme et du monde ? Est-ce parce que la rêverie s'y développe instantanément ? Rêverie de bord du monde, au bord du bleu, au bord de l'infinitude. Rêverie de premier matin du monde : entre terre et eau, sur le sable chaud, loin de tout repère quotidien, les

¹⁰ Historiquement, le "symbolon" grec était un anneau partagé entre deux personnes qui, après une longue absence l'une de l'autre, pouvaient se reconnaître et rétablir le lien par la congruence des deux morceaux réunis. L'objet, dans sa moitié restante, représentait la présence dans l'absence, il donnait à voir l'invisible, et permettait d'être unis dans la séparation. C'est cette même fonction que possèdent encore les innombrables symboles qui peuplent notre quotidien dans nos rapports aux choses, aux autres, et à l'univers.

gens de plage s'oublent, jettent l'ancre, comme tournés vers des petites morts par dissolution des corps sous le soleil et dans l'eau. Se précipiter dans la mer, s'immerger et mourir ; puis en ressortir, revenir et renaître ... (J.D. Urbain, 1994)

"Tout élément, même physique ou biologique, n'entre dans la composition d'un territoire qu'après être passé par le crible d'un processus de symbolisation", nous dit Yves Barel (1984, p.133). Sur quoi d'autre que sur ce processus pourrait s'appuyer la rêverie collective de l'estran ? L'imagerie maritime est fort dense dans l'onirisme des vacanciers, car la matière leur offre une polyvalence d'éléments. Même si l'eau représente la masse physique la plus importante au regard de l'estran, elle doit composer aussi avec la terre, avec le ciel, avec les oiseaux, ou avec le soleil. C'est un imaginaire combiné, polydirectionnel, qui s'invente dans la rencontre, se transformant avec la marée, avec la saison, avec l'intuition. L'estran-frontière, espace liminaire, prépare à des rêveries propres à lui, qui sont celles du maritime et non du marin. Il n'y a d'ailleurs pas *un* imaginaire mais *des* imaginaires de l'estran. Est-ce l'eau qui donne à la terre son parfum ? Est-ce la terre qui imprime à l'eau sa force ? Est-ce le ciel qui aère l'océan ? Est-ce la mer qui féminise le ciel ? Il n'est à priori pas de prédétermination. Chaque imaginaire trouvera le sens et la matière de sa rêverie. Pour les uns, l'eau de mer attire dans une profondeur ouatée (si bien filmée par Luc Besson dans **Le Grand Bleu**) ou sur une horizontalité de voyage sans limite. La rêverie choisit. Plonger dans les profondeurs noires des eaux ou s'élever du miroir de la surface au bleu du ciel. S'immerger ou s'envoler. Songes sous-marins ou songes aériens. La rêverie aérienne s'accroche au vent, à la vague, aux oiseaux, aux nuages, aux bateaux. Dynamique, quasi sportive, même dans la contemplation, elle déroule, monte et descend, flasque et gonfle, inspire et expire. La rêverie soumarine est plus douce, plus feutrée. La conscience s'allonge, glisse, ondule, flotte entre deux eaux. Elle se dissout, passive, dans un espace sans limite, chaleur enveloppante qui estompe les sens de la peau.

Pour d'autres, la rêverie est attachée au sable chaud et blanc, à la vague passive et aérienne, au rocher solide et concentré, au ciel bleu et illimité, au coquillage ou au galet rond ... C'est une véritable étude anthropologique que nous pourrions mener sur l'estran, qui, sur les modèles de Gilbert Durand, décrirait ses structures, observerait la dynamique d'agencement des différentes symbolisations, leurs constellations et leurs correspondances, leurs associations et leurs ambivalences, leur régime nocturne et leur régime diurne. "La rêverie travaille en étoile. Elle revient à son centre pour lancer de nouveaux rayons" (G. Bachelard (1969, p.32).

Océane a suivi les mouvements aériens des vagues, du vent, du ciel, des oiseaux ; d'autres enfants ont saisi les profondeurs de l'eau, pénétrèrent l'intimité de la pierre, ou modelèrent avec la mouvance du sable. Chaque élément suggère "des confidences secrètes" qu'une âme rêveuse écoute sans en violer l'intimité (G. Bachelard, 1991, p.7).

Malgré cet abondant onirisme chez quelques milliers de vacanciers fidèles au bord de mer les actes envers l'environnement n'en sont pas pour autant respectueux de l'espace : trop enclavés dans l'année, trop désécologisés de la vie quotidienne sont les vacances littorales. Les jeux s'y déroulent en circuit fermé, entre parenthèses, heureuses, certes, et vitales, mais si coupés de l'histoire ... Parleront-ils en septembre de ces heures alanguies de rêverie passive, de ces journées entières d'immobilisme soigneusement protégé, de ces plaisirs suspects d'un corps caressé par les éléments ? Trop activistes sont les onze autres mois pour avouer que, finalement, et malgré tous les projets touristiques, les promesses athlétiques si fébrilement élaborés pendant les préparatifs, ils se soient contentés de satisfaire en douce leurs rêveries de repos et leurs songes d'éternité. Seule la peau teintée parle pour eux ... tout le reste se répartit entre l'inconscient et le fond de la conscience, quelques bons souvenirs, des photos, un coquillage posé sur le buffet, des regrets ... Les imageries de vacances seront, à leur tour, vacantes le reste de l'année. Silencieuse de trop vouloir en dire,

camouflée de trop vouloir en montrer, l'immensité intime de l'onirisme maritime restera en attente jusqu'au prochain été.

Pour une conscience écologique

Que faire alors si ce n'est autoriser socialement la création et l'expression de l'onirisme, de l'imaginaire et de la symbolisation ! Ce qui fait défaut c'est sa reconnaissance, et sa prise de conscience. Ce qui fait défaut c'est une *éco-naissance*. Naître à la conscience du lien vital de l'auto à l'oïkos, c'est préparer la réflexion environnementaliste dont la planète a besoin aujourd'hui.

L'écoformation qui a dialectisé sa pédagogie en alternant rationalité et imaginaire a fécondé des rencontres, a éveillé des sentiments, a fait surgir une forme nouvelle, un "dasein" comme en appellent Morin et Kern (1993, p.212), pour Océane. Peut-être le temps fut-il trop court pour que soit née la conscience qui lui fera parler de droits et de devoirs sortis tout droit de sa pensée et de ses sentiments ? Comme le remarque Gaston Pineau "comme toute naissance les éco-naissances s'inscrivent aussi dans le temps, dans des avants et des après qui les préparent et les prolongent" (in D. Cottreau, 1994, p.10). La reliance a besoin de répétitions, de confirmations, de nouveaux couplages. Le *Tu* de la rencontre peut pâlir, se dissiper, redevenir le *cela* neutre échappé de la relation, hors de l'entre-deux. Les phénomènes de la relation se condensent ou se dispersent, ce n'est que peu à peu, dans l'alternance, que s'éclaircit de proche en proche la conscience du partenaire, nous dit aussi Buber (op. cit. p.25).

A nous, pédagogues, de multiplier ces moments de rencontres, à nous de nous faire éducateurs de correspondances, sculpteurs d'entre-deux, communicateurs cosmiques. Ce n'est pas du côté des centres du *Je* et du *Tu* qu'il faut chercher une science ontologique de l'être humain, disait Bachelard (in Buber, 1969, p.9), ce n'est pas non plus du côté du centre du *Cela* qu'il nous faut inventer une pédagogie écologique : les traits d'union sont nécessaires à l'être-au monde, dans sa conscience et dans les actes qui en découlent. L'éco-pédagogie dialoguera entre des *Je-Tu* et des *Je-Cela* pour un projet éducatif planétaire.

Bibliographie

- ALLEAU René, **La science des symboles**, Paris, Payot, 1976.
- Autrement**, La Terre outragée. Les experts son formels, Série Sciences en société, n°1, janvier 1992.
- BACHELARD Gaston, **La poétique de la rêverie**, Paris, PUF, 1960,1989b.
- BACHELARD Gaston, **La poétique de l'espace**, Paris, PUF, 1957, 1989a.
- BACHELARD Gaston, **La psychanalyse du feu**, Paris, Gallimard, 1938, 1969.
- BACHELARD Gaston, **L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière**, Paris, José Corti, 1942, 1991.
- BAREL Yves, Le social et ses territoires, in **Espace, lieu et milieu**, 1984.
- BERQUE Augustin, **Médiances, de milieux en paysages**, Reclus, Maison de la géographie, Montpellier, 1990.
- BERTRAND Yves et VALLOIS Paul, **Ecole et sociétés**, Montréal, Agence d'Arc, 1992.
- BUBER Martin, **Je et Tu** (1959), in **La vie en dialogue**, Paris, Aubier-Montaigne, 1969.
- CORBIN Alain, **Le territoire du vide. L'occident et le désir du rivage (1750-1840)**, Paris, Aubier, 1988, Flammarion, 1990.
- COTTEREAU Dominique, **A l'école des éléments. Ecoformation et classe de mer**, Lyon, Chronique sociale, 1994.
- DUBORGEL Bruno, **Imaginaire et pédagogie. De l'iconoclasme scolaire à la culture des songes**, Toulouse, Privat, 1992.

DURAND Gilbert, **Les structures anthropologiques de l'imaginaire**, Paris, Dunod, Bordas, 1969, 1992.

ELIADE Mircea, **Aspects du mythe**, Paris, Gallimard, 1963.

ELIADE Mircea, **Images et symboles**, Paris, Gallimard, 1952, 1980.

ELIADE Mircea, **Mythes, rêves et mystères**, Paris, Gallimard, 1957.

GIRARD Marc, **Les symboles dans la bible**, Bellarmin Cerf, 1991.

JEAN Georges, **Pour une pédagogie de l'imaginaire**, Paris, Casterman, 1991.

LERBET Georges, **Le flou et l'écolier. La culture du paradoxe**, UNMFREO, 1990.

LERBET Georges, **Système, personne et pédagogie**, Paris, ESF, 1993.

MAFFESOLI Michel, **Au creux des apparences. Pour une éthique de l'esthétique**, Paris, Plon, 1990.

MORIN Edgar, **La méthode, 1, La nature de la nature**, Paris, Seuil, 1977.

MORIN Edgar, **La méthode, 2, La vie de la vie**, Paris, Seuil, 1980.

MORIN Edgar, **La méthode, 3, La connaissance de la connaissance**, Paris, Seuil, 1986.

MORIN Edgar et KERN Anne-Brigitte, **Terre-Patrie**, Paris, Seuil, 1993.

MOSCOVICI Serge, **Essai sur l'histoire humaine de la nature**, Paris, Flammarion, 1968.

PIAGET Jean, **La formation du symbole chez l'enfant**, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1978.

PINEAU Gaston et coll., **De l'air. Essai sur l'écoformation**, Paris, Paideia, 1992.

RAFESTIN Claude, Ecogenèse territoriale et territorialité, in **Espace, Lieu et Milieu**, 1984.

SAUVE Lucie, **Pour une éducation relative à l'environnement**, Montréal, Guérin, Paris, Eska, 1994.

SERRES Michel, **Atlas**, Paris, Julliard, 1994.

URBAIN Jean-Didier, **Sur la plage. Moeurs et coutumes balnéaires**, Paris, Payot et Rivages, 1994.

WINNICOTT D.W., **Jeu et réalité. L'espace potentiel**, Paris, Gallimard, 1975.

WUNENBURGER Jean-Jacques, Le pli et la phase, vers un monde en résonance, in **Cahiers de géopoétique**, n°4, automne 1994.